

Récit d'une beauceronne en Irlande ou la découverte de l'« irlandicité » des Québécois

Isabelle Matte

Number 88, Winter 2007

Les Irlandais au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6967ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Matte, I. (2007). Récit d'une beauceronne en Irlande ou la découverte de l'« irlandicité » des Québécois. *Cap-aux-Diamants*, (88), 36–39.

RÉCIT D'UNE BEAUCERONNE EN IRLANDE OU LA DÉCOUVERTE DE L'« IRLANDICITÉ » DES QUÉBÉCOIS

PAR ISABELLE MATTE

C'est en Irlande que j'ai appris à taper du pied. Plus précisément dans la pièce centrale de la maison de ferme de Nuala Carey, 72 ans, deux fois veuve et retraitée après une vie de dur labeur sur les terres pierreuses du comté de Clare. Je n'avais jamais tenté la podorythmie avant, mais là-bas, c'est venu tout seul, en symbiose avec la musique d'un violoneux extraordinaire. J'avais alors entrepris un périple qui allait me transformer d'une manière tellement profonde que cette période de ma vie, encore aujourd'hui, vibre dans ma mémoire et me tient souvent lieu de phare malgré les airs chaotiques de cette folle année.

Deux ans plus tôt, en 1990, après quelques mois de boulingue en France et en Espagne j'avais failli traverser sur ce que les romantiques appellent l'île de la destinée. Tout le monde me décourageait. Dans l'esprit de plusieurs personnes à cette époque, l'Irlande, c'était l'IRA, les bombes et le chômage; on me disait aussi que j'allais y apprendre un mauvais anglais. Mais l'argument ultime est plutôt venu du fond de mes poches vides : les vendanges en Beaujolais ne m'avaient pas laissé assez d'argent pour m'y rendre. J'ai donc fêté mes vingt ans à Saint-Malo et je suis revenue chez moi en Beauce pour Noël.

Mais je n'avais pas dit mon dernier mot. J'avais une idée fixe dont je n'ai d'ailleurs jamais vraiment compris l'origine. Il y a bien cette nouvelle de Roch Carrier que j'ai lue enfant et qui m'avait beaucoup impressionnée. Elle raconte l'histoire

d'une religieuse irlandaise qui enseignait à l'école primaire de Sainte-Justine, qui est le village natal de l'auteur et aussi celui de ma mère. Un jour, cette religieuse tombe gravement malade. Puis elle disparaît un soir de tempête. Quand on la retrouve au petit matin, pieds nus dans la neige, à moitié gelée, elle dit qu'elle s'en retourne chez elle, en Irlande. J'ai pensé qu'il fallait que l'Irlande soit un endroit merveilleux pour tant vouloir y retourner...

La traversée de la Normandie à Rosslare Harbour a été plus longue que prévue. Au mois de novembre, la mer n'est pas toujours calme. Beaucoup de gens ont été malades sur le bateau. Avant que les cœurs ne commencent à tanguer dans la soirée, un groupe de dauphins avaient ouvert la voie, par devant l'immense traversier, vers l'Irlande et le soleil couchant. Ça promettait.

Les 27 heures de mer houleuse n'ont pas eu raison des rencontres entre voyageurs. Nous étions quelques jeunes, sacs au dos, à essaïmer sur le pont, les yeux écarquillés. Il y avait aussi, sur le bateau, un groupe de travailleurs irlandais qui revenaient de chantiers de construction en Allemagne. C'était avant l'avènement du *Celtic Tiger*, ce boom économique qui, en quelques années seulement, allait faire passer l'Irlande d'un des pays les plus pauvres d'Europe à l'un des plus prospères du monde occidental. Mais en 1992, on était encore l'époque où de nombreux Irlandais devaient s'exiler pour gagner leur vie.

Falaises rocheuses au fort de Dun Aengus, sur Inishmore aux îles d' Aran, co. Galway. Décembre 2005. (Photo : Isabelle Matte).

Ma destination, c'était l'Ouest : Sligo ou le Donegal. J'étais en Irlande pour l'Atlantique sauvage sur les falaises rocheuses, pour le vent, pour la pluie, pour le désert vert et humide. J'ai fait un crochet par Dublin, où j'ai rencontré Terry, un pêcheur qui était en ville pour l'hiver. L'Ouest allait attendre. J'ai trouvé une place de fille au pair dans une famille des plus atypiques d'un quartier ouvrier de la banlieue nord de Dublin. Ma principale tâche était de m'occuper d'Una, la mère de Mick, qui dormait dans une roulotte dans la petite cour arrière. Sean, fils de Mick né d'une deuxième union avec la gardienne des cinq enfants de son premier mariage, venait rarement à la maison, et ses autres enfants n'avaient plus de lien avec leur père, sous le conseil du prêtre local. J'ai aussi compris, longtemps après mon arrivée dans cette maison, que Sean, qui vivait maintenant ailleurs avec sa mère, était le fils du voisin d'à côté. Tony, qui habitait avec sa femme et ses cinq enfants de l'autre côté du mur mitoyen, avait aussi eu une aventure avec la gardienne quand Mick et elle avaient aménagé dans cette maison. Bref, je me trouvais vraiment dans une maison de fous. Je me voyais dans un roman de Roddy Doyle, un populaire écrivain de ce quartier dont l'univers sans complaisance rappelle un peu celui de Michel Tremblay. Certes, on faisait beaucoup d'enfants en Irlande, mais ce n'était pas toujours de la manière la plus conventionnelle.

Le catholicisme était pourtant omniprésent en Irlande et l'Église et l'État n'étaient pas loin de former, comme dans le Québec de Maurice Duplessis, une union tacite. Le divorce et l'avortement prohibés, la contraception très contrôlée, il y avait de toute évidence dans ce pays un décalage entre les pratiques des gens et les prescriptions de l'Église. Le noyau d'une réflexion sur la similarité de cette situation avec celle du Québec des années 1950 était en train de naître dans mon esprit.

Au printemps, je partis rejoindre Terry, qui avait trouvé une place de pêcheur dans un village de West Cork. C'était un endroit dont la beauté était si fabuleuse que je voulais y vivre pour de bon. Comme j'avais un billet de retour pour Montréal à utiliser avant la mi-juin, je le pris pour aller chercher mes affaires.

Je suis revenue en Irlande début juillet avec une immense valise et la ferme intention de m'y installer. Terry m'attendait à l'aéroport de Shannon. Le plan était le suivant : passer quelques jours chez son amie Nuala, qui vivait pas très loin de là, dans le comté de Clare, avec son fils Patrick, et retourner ensuite à Castletownbear où m'attendait une « job » de serveuse dans un restaurant hollandais (!) et pour Terry, une place sur un des bateaux de ce port de pêche.

La maison rose était à une bonne marche du village de Kilrush, où nous dépose le second *lift* pris



■ Session de musique traditionnelle au Crane Pub à Galway, Octobre 2005. (Photo : Isabelle Matte).

sur le pouce. Encore chanceux que des gens nous fassent monter, avec l'énorme valise en cuirette bleu poudre que nous trimballeons. Un petit chien attaché à la grange devant la maison nous jappe son âme quand il nous voit arriver dans la cour. Il n'y a personne à la maison rose. On s'assoit dans l'herbe, Terry se roule une cigarette, je fais une sieste. Après un moment, on décide d'entrer par une fenêtre derrière. Après tout, Nuala ne reviendra peut-être pas aujourd'hui et on ne couchera sûrement pas dehors. On fait la courte échelle et hop! je me laisse choir dans un grand lit humide. Je vais ouvrir la porte à Terry.

Même en été, ça sent le feu de tourbe dans les maisons de ferme de l'Ouest. On retourne se coucher dans le grand lit humide et je comprends alors pourquoi le feu brûle à longueur d'année ici : pour combattre cette humidité qui s'infiltrait partout. Un peu plus tard, on s'éveille en sursaut : des gens entrent dans la maison, par la porte cette fois, mais avec fracas. On se retrouve dans la cuisine

■ La lumière, si particulière en Irlande, confère souvent au paysage une aura de mystère. Ici, la silhouette d'une maison en ruine, abandonnée lors de la grande famine, est maintenant recouverte de lierres. Octobre 2005. (Photo : Isabelle Matte).



Christophe Garenc jouant de la uilleann pipes et Manuel Lavallée à la guitare pendant une session de musique traditionnelle au pub Nelligan's. Novembre 2006. (Photo : Peter Farrell).



en présence d'une imposante femme aux cheveux blancs, d'un grand maigrichon à barbiche effilée aux airs de druide ahuri et de deux flics très inquiets. La femme regarde Terry par-dessus ses grosses lunettes et s'exclame : « *Get away outta that, ye aul' creep!* » Soulagée de connaître l'un des voleurs que la voisine avait vu entrer par la fenêtre, Nuala renvoie les flics à leurs affaires.

Après trois jours chez elle, nous avons décidé de rester. De toute façon, je suis épouvantable comme serveuse et Terry n'avait pas payé le dernier loyer de la maison qu'on louait à Castletownbear. Il avait plutôt acheté, avec l'argent qui lui restait de sa dernière pêche, un magnifique *bodhrán* en cuir de chèvre fait par un artisan de West Cork dont quelques poils se dressaient encore sur la peau tendue du tambour. Il est allé s'inscrire au bureau local de l'aide sociale, communément appelé *the dole*, comme à peu près 20 % des Irlandais à l'époque et quasiment le tiers de la population des régions de l'Ouest, et a décidé de devenir musicien.

De mon côté, je passais mes journées à me balader et je rencontrais les gens qui habitaient le coin. J'explorais ces alentours qui recélaient quelques lieux de culte anciens mais toujours fréquentés, comme des puits sacrés (*holy wells*) et des cercles de pierres. À certains de ces endroits abondaient les babioles religieuses, statues, images, objets divers. Ces lieux m'ont fait penser aux croix de chemin qu'il y a un peu partout dans les campagnes québécoises et dont la Beauce regorge. Beaucoup de ces stations sont aussi ornés d'objets religieux déposés là par les fidèles. Je me disais qu'il y avait décidément quelque chose de commun entre ces lieux et ceux que je voyais en Irlande; une sorte de parenté, une façon « païenne » de pratiquer le catholicisme, quelque chose qui reliait d'une certaine façon la religion avec le territoire.

Je passais aussi des heures à boire du thé et à discuter avec Nuala au bord du feu de tourbe. Un jour en buvant mon thé, j'ai eu une impression étrangement familière; j'ai levé ma tasse au dessus de mes yeux et j'y ai vu le sigle de la céramique de Beauce qui en ornait le dessous. Mon étonnement à retrouver ici, dans les confins de l'Irlande, un objet provenant de la coopérative de fabrication de céramique de mon propre village de Saint-Joseph-de-Beauce m'avait renseigné sur mon ignorance de la portée de cette entreprise qui, pour moi, n'avait toujours été qu'un gros bâtiment en tôle blanc et noir à côté de l'école primaire et un service de vaisselle d'un vert ennui. Personne ne connaissait la provenance de cette tasse et de sa soucoupe, ni par quel hasard elle avait abouti là.

Autour de 16 heures, Nuala ouvrait son litre de vodka et en avalait de grands verres, qu'elle mélangeait avec de la *pink lemonade*, sorte de liquide sucré et gazeux d'un orangé douteux. Généralement, elle terminait la bouteille avant d'aller au lit. Quant à Patrick, il se prenait vraiment pour un druide; il passait des heures enfermé dans sa chambre et quand, dehors, on passait devant sa fenêtre, on pouvait l'apercevoir faisant de drôles de simagrées à la lueur d'une chandelle. Il se chicanait souvent avec sa mère au sujet de la vodka. Patrick avait travaillé quelques années dans des mines en Australie et il en était revenu marié à une Néo-Zélandaise. Peu après la naissance de leur fils, sa femme l'avait quitté à cause de son alcoolisme. Depuis ce temps, il ne buvait plus une goutte d'alcool. D'où une guérilla ouverte avec sa mère. Rien de pire qu'un alcoolique sobre pour rendre les autres coupables de leur faiblesse.

Un jour, une jeune femme est arrivée de l'Angleterre avec son fiancé. Lauren avait été élevée, avec ses dix frères et sœurs, dans un autobus scolaire

au bord de la plage, à deux minutes de la maison rose. Elle avait beaucoup d'affection pour Nuala qui, à l'époque, envoyait souvent du lait frais et des patates à la famille de la plage. Cette visite recé-
lait aussi un trésor inestimable, peut-être le plus beau que l'Irlande ait à offrir mais, cette fois-là, le cadeau venait d'un Anglais : Ray, le fiancé de Lauren, était un violoneux époustouflant. La musique devint le cœur de nos soirées autour du feu de tourbe. Des voisins et amis joignaient parfois le groupe éclectique que nous formions. Ce fut l'un des plus beaux moments de ma vie. Un soir, Ray m'a regardé en disant : « *You might know that one* », et il a commencé à jouer *Le rêve du diable*, popularisé au Québec par le groupe bellechassois du même nom. J'étais ravie, transportée. Je devais avoir sept ans quand mes parents m'ont amenée à la boîte à chansons de Vallée-Jonction entendre ces musiciens. Ray la jouait comme si la musique émanait de lui. Mon oreille gauche était dans cette cuisine de Kilrush, mon oreille droite dans un chalet enneigé des Appalaches. Entre les deux, mon cœur se frayait un chemin. Comment tracer le trajet parcouru par cette mélodie endiablée d'origine irlandaise, qui a été diffusée en Amérique du Nord grâce aux immigrants? Par quel joli sortilège me suis-je mise à taper du pied ce soir-là, pour la première fois?

Ce que je suis devenue aujourd'hui est très lié à tout ce que j'ai appris, à tout ce que j'ai vécu pendant cette année en Irlande. Les recherches doctorales que je fais depuis trois ans sur le déclin du catholicisme au Québec et en Irlande et la démarche comparative entre ces périodes de transformation rapide que furent la Révolution tranquille et le *Celtic Tiger* sont le fruit des noyaux de réflexions qui ont germé à ce moment. Nous sommes tous, pour une large part, le résultat de nos expériences. Mais nous sommes aussi, d'une manière plus globale, le résultat des expériences des autres, particulièrement de ceux qui sont venus avant nous. On se demande depuis un moment, dans les hautes sphères de la société québécoise, si les habitants de ce pays ont une conscience historique. On se questionne aussi sur la validité de cette conscience historique que les Québécois auraient, et on pense à des manières d'inculquer LA vision de l'histoire qui serait la meilleure pour le bon peuple. Une conscience historique naît d'une connaissance qui va au-delà du savoir académique et des commémorations officielles. Elle naît dans les « tessons du concret », comme dit Richard Desjardins. De la base vers le haut, et non l'inverse. Elle prend racine dans la source vive de la vie quotidienne.

Peut-être l'Irlande et les Irlandais d'hier et d'aujourd'hui se présentent-ils comme l'un des miroirs possibles et pertinents pour un dialogue réflexif avec les Québécois. À en juger par le nombre grandissant d'échanges qui ont cours entre les deux nations, il semble que ce soit le cas. Je parle



bien sûr des échanges officiels, professionnels et académiques, mais je veux ici mettre brièvement l'accent sur des échanges qui se passent sur un autre plan, celui qui relève plus de la culture qu'on nomme « populaire », mais qui est au fond la culture tout court. Par exemple, le pub Nelligan's dans la ville de Québec est un lieu qui favorise cet intérêt mutuel, cet échange culturel entre le Québec et l'Irlande. À travers des sessions de musique qui rappellent la tradition des pubs en Irlande et qui marient des airs d'ici et de là-bas, beaucoup de gens découvrent les liens qui existent entre les deux cultures musicales. C'est à partir du Nelligan's aussi qu'une équipe de football gaélique, sport national des Irlandais, a été formée cette année. Aussi, les quelques Irlandais et les Québécois qui forment l'équipe ont opté pour un nom chargé de sens historique en s'appelant les Patriotes de Québec. C'est par ce type d'échanges culturels immédiats et accessibles, comme la musique et le sport, que naissent souvent des idées propices à la construction identitaire et, par le fait même, à la constitution d'une conscience historique.

Peut-être que ce dialogue avec l'Irlande qui s'ouvre d'une manière plus soutenue depuis un certain temps au Québec reflète-t-il à la fois le désir et l'actualisation de cette constitution d'une conscience historique. Peut-être que le miroir de cette altérité nous offre une nouvelle possibilité de se reconnaître. Au fond, ne recherche-t-on pas toujours dans l'Autre cette part oubliée de soi-même? ☺

Isabelle Matte est candidate au doctorat en anthropologie à l'Université Laval.

Objets divers déposés sur un autel monté autour d'un puit sacré (*holy well*) consacré à Marie à Doogeta dans le Connemara. Novembre 2005. (Photo : Isabelle Matte).